

main suffit, la coque s'ouvre comme celle d'un avocat mûr à point ! Ou encore, on laisse mûrir la noix sous le soleil et sous la pluie et peut-être aussi sous les gelées de l'hiver. Quand le temps est mûr c'est une pousse délicate sortie de la substantifique chair qui aura percé la coque, comme en se jouant - ou pour mieux dire, la coque se sera ouverte d'elle-même, pour lui laisser passage.

L'image qui m'était venue il y a quelques semaines était différente encore, la chose inconnue qu'il s'agit de connaître m'apparaissait comme quelque étendue de terre ou de marnes compactes, réticente à se laisser pénétrer. On peut s'y mettre avec des pioches ou des barres à mine ou même des marteaux-piqueurs : c'est la première approche, celle du "burin" (avec ou sans marteau). L'autre est celle de la **mer**. La mer s'avance insensiblement et sans bruit, rien ne semble se casser rien ne bouge l'eau est si loin on l'entend à peine. . . Pourtant elle finit par entourer la substance rétive, celle-ci peu à peu devient une presqu'île, puis une île, puis un îlot, qui finit par être submergé à son tour, comme s'il s'était finalement dissous dans l'océan s'étendant à perte de vue. . .

Le lecteur qui serait tant soit peu familier avec certains de mes travaux n'aura aucune difficulté à reconnaître lequel de ces deux modes d'approche est "le mien" - et j'ai eu occasion déjà dans la première partie de Récoltes et Semailles de m'expliquer à ce sujet, dans un contexte quelque peu différent¹⁰¹(*). C'est "l'approche de la mer", par submersion, absorption, dissolution - celle où, quand on n'est très attentif, rien ne semble se passer à aucun moment : chaque chose à chaque moment est si évidente, et surtout, si naturelle, qu'on se ferait presque scrupule souvent de la noter noir sur blanc, de peur d'avoir l'air de combiner, au lieu de taper sur un burin comme tout le monde. . . C'est pourtant là l'approche que je pratique d'instinct depuis mon jeune âge, sans avoir vraiment eu à l'apprendre jamais.

C'était aussi, au fond, l'approche de Bourbaki, et ma rencontre avec le groupe Bourbaki a été à cet égard providentielle, en me confirmant, en m'encourageant dans ce "style" qui était spontanément le mien, et dans lequel autrement je risquais de me trouver plus ou moins seul de mon espèce¹⁰²(*). Il est vrai que c'était là une situation (être seul de mon espèce) qui m'était depuis longtemps familière, et qui ne me gênait pas tellement. Quand à savoir si mon approche instinctive du travail mathématique allait être "efficace", c'est-à-dire avant tout (suivant les critères en vigueur, et surtout pour juger un mathématicien débutant) si j'allais être capable de résoudre des "questions ouvertes" auxquelles personne n'avait encore su répondre, je ne pouvais le savoir d'avance, et je ne m'en préoccupais pas outre mesure. Ma démarche naturelle me portait plutôt à me poser mes propres questions, plutôt que de vouloir résoudre celles que d'autres s'étaient posées. Et c'est bel et bien par la découverte surtout de questions nouvelles, et celle de **notions** nouvelles également, ou encore par des **points de vue** nouveaux voire des "**mondes**" nouveaux, que mon oeuvre mathématique s'est avérée féconde, plus encore que par les "solutions" que j'ai su apporter à des questions déjà posées. Cette pulsion très forte qui me porte vers la découverte des bonnes questions, plutôt que vers celle des réponses, et vers la découverte des bonnes notions et des bons énoncés, beaucoup plus que vers celle des démonstrations, sont d'ailleurs autant de traits "yin" fortement marqués, dans mon approche de la mathématique¹⁰³(**). C'est pourquoi aussi, sans doute, je suis particulièrement sensible, quand je vois ce que j'ai su apporter de meilleur en mathématique, traité avec désinvolture ou avec dédain par certains de ceux qui furent mes élèves, c'est-à-dire par ceux-là mêmes qui en ont été les tout premiers bénéficiaires.

Quoi qu'il en soit, c'est à posteriori seulement que j'ai pu me rendre compte que mon approche naturelle

¹⁰¹(*) Voir la section "Rêve et démonstration", n° 8.

¹⁰²(*) Dans cette approche extrême-yin, j'avais tendance à aller plus loin même que la plupart de mes amis dans Bourbaki étaient disposés à aller. C'est sans doute une des raisons pour lesquelles j'ai fini par quitter le groupe, vers la fin des années 50.

¹⁰³(**) J'ai d'ailleurs l'impression qu'il n'en va pas différemment pour tout autre travail de recherche chez moi, et notamment pour ce que j'appelle "la méditation".